

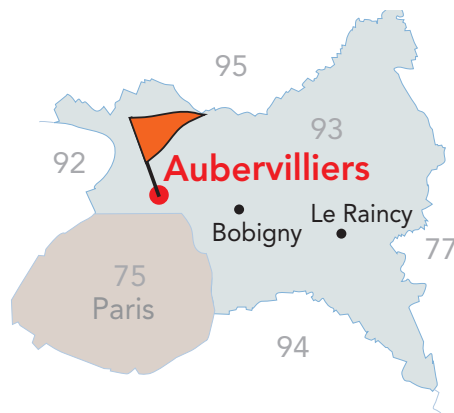


Une dizaine de familles dans un campement insalubre qui résonne des jeux des enfants.

ROMS DU BIDONVILLE AU TROIS PIÈCES

Des campements insalubres au HLM en passant par le village d'insertion, des familles romani, aidées par les associations et les autorités locales, s'intègrent progressivement. Reportage à Aubervilliers.

PAR GUILLAUME DE MORANT, PHOTOS STEVEN WASSENAAR



AUX PORTES DE PARIS
Aubervilliers

ondes, les canapés défoncés et les écrans informatiques brisés s'amassent et occupent une bonne partie du passage.

École ambulante

« Vous voulez boire un café? », nous demande Rodica. Cette mère de famille de 38 ans habite ici depuis deux ans, au fond de l'impasse. Au rez-de-chaussée de cette maisonnette déglinguée comportant un étage, les fenêtres ont été bouchées par des planches, les tuiles remplacées par des bâches. Dans la pièce surchauffée est allumée en permanence une télévision branchée sur une chaîne roumaine. Comme le plancher du premier s'était écroulé, son mari Tiodor, 41 ans, a bricolé un nouveau plafond avec des planches de récupération. « On a tout ici, l'électricité, le téléphone, on a même des toilettes sèches! Il manque juste l'eau courante », raconte Rodica en terminant de laver ses longs cheveux, aidée par sa belle-fille Gabriela qui verse l'eau tiède d'un broc pour rincer le shampoing. Les rires et les discussions fusent. Le couple a deux enfants: Alexandro, 21 ans, marié avec Gabriela, et Anna, 10 ans. Maria, la sœur de Rodica vit également sous le même toit avec ses deux enfants en bas âge. Bonne nouvelle, l'association Aset-93 va bientôt les scolariser.

« Nous organisons l'école ambulante depuis 1982 », raconte Julien Radenez, professeur des écoles détaché en antenne scolaire mobile, également médiateur interprète en langue romani. « Nous avons trois camionnettes spécialement aménagées et nous faisons l'école deux fois par semaine directement devant le camp. » Liste en main, l'enseignant n'a pas besoin de battre le rappel, tous les enfants veulent s'inscrire et les parents y sont très favorables. Le but étant évidemment de parvenir à →

Depuis la rue, rien ne distingue le campement romani des autres habitations. Un portail métallique un peu rouillé, des allées et venues de gens plutôt discrets, la vie s'écoule paisiblement dans ce quartier d'Aubervilliers. « Les Roms? Aucun problème et, en plus, ils sont très polis, il me disent bonjour chaque matin », assure ce voisin rencontré sur le seuil de sa maison. Derrière le portail anonyme, vit cependant une dizaine de familles, soit une vingtaine d'adultes. Principalement des trentenaires, hommes et femmes, quelques personnes âgées et une vingtaine d'enfants et d'adolescents. Tous dans un grand état de précarité. Ce campement insalubre est installé dans les ruines d'un petit bâtiment, autrefois un garage. Dans l'allée, les enfants gambadent joyeusement entre les adultes, occupés à trier les objets rapportés après la journée de travail. Une fois désossés, les carcasses de micro-

ILS L'ONT DIT

« Implantés en bordure de quartiers populaires déjà percutés par la crise, ils sont à l'origine de problèmes de cohabitation qui prennent des formes parfois inquiétantes, comme en témoignent les incendies constatés à Aubervilliers et à Sarcelles. »

Manuel Valls, ministre de l'Intérieur, 14 mars 2013.

→ scolariser définitivement les enfants dans les écoles du quartier, une fois résolus tous les problèmes administratifs. « *Et il y a des cours de français aussi?* », demandent Maria et l'une de ses cousines en *tee-shirt* rose. La vérification est faite par téléphone, dans la foulée: les deux femmes qui souhaitent apprendre le français pourront s'inscrire non loin d'ici, dès la semaine prochaine.

Le sens de l'humour

Dans un français encore hésitant, Tiodor nous décrit sa vie en France. Il y a deux ans, la famille est arrivée de Roumanie en provenance d'Alba Iula en Transylvanie. La précédente étape de leur parcours était un hôtel à Sevran, en Seine-Saint-Denis. Comme ils n'ont ni carte de séjour ni autorisation de travail, ils se sont improvisés ferrailleurs. « *Récupérer les déchets, c'est ce qu'on fait de mieux quand on n'a pas envie de voler ni de mendier* », confie Tiodor. Le commerce des métaux est souvent la seule alternative à la mendicité. À Aubervilliers, plusieurs entreprises de récupération ont pour fournisseurs ces travailleurs qui ne rechignent pas à la tâche, épluchant au cutter des fils électriques récupérés dans la rue, provenant de lave-linge, ordinateurs ou fours à micro-ondes, pour en extraire le cuivre. Quand on leur demande s'ils ont une voiture pour transporter leurs trouvailles, Tiodor et Rodica éclatent de rire. Les seuls véhicules qu'ils pilotent chaque jour sont une poussette de bébé et un chariot de supermarché... Le couple impressionne, capable tout à la fois de vivre en logement insalubre, de travailler d'arrache-pied, de faire des ramassages par monts et par vaux et de garder le sourire et le sens de l'humour. Avoir un jour un vrai logement? Ils n'y pensent même pas, tellement cela leur paraît aujourd'hui incongru. Lorsqu'on évoque

ILS L'ONT DIT

« Nous savons que [les minorités roumaine et bulgare] sont très criminogènes [...]. La seule solution: dissuader la venue de ces personnes et les renvoyer chez elles. Et les problèmes d'intégration, bien réels, doivent être traités dans leur pays d'origine. »

Claude Guéant, ancien ministre de l'Intérieur, 12 septembre 2012

le lendemain, leurs fronts se barrent d'une ligne soucieuse. Y aura-t-il encore du travail? À quelques encablures de là, quasiment sous les arches de l'autoroute A86, le village d'insertion de la rue Saint-Denis incarne l'espoir. On y pénètre par une grande grille verte, puis par un chemin bordé de plantations. Aujourd'hui, un jardinier de la ville est d'ailleurs venu les arroser. De part et d'autre, sont implantés des *mobile homes*, en fait des structures modulaires réunies par deux,

ILS L'ONT DIT

« Chaque année, une dizaine de milliers de migrants en situation irrégulière, dont des Roms, repartent volontairement avec une aide de l'État. Et, l'année suivante, ils reviennent en toute illégalité pour demander une autre aide de l'État pour repartir. »

Nicolas Sarkozy, président de la République, 30 juillet 2010.

trois ou quatre pour constituer autant de pièces. En tout, dix-sept familles sont hébergées dans ces maisonnettes aux volets blancs. Elles sont les symboles d'une vie en « dur », dans ce qui ressemble à une vraie maison, avec un chauffage, de l'eau et des toilettes. Nous sommes venus avec Marie-Louise Mouket, chef de projet « Pôle social et insertion » à l'association ALJ93. Son champ d'action est large: elle est chargée de faire tourner la structure et a un œil sur tout, de l'accompagnement social et administratif à l'insertion professionnelle, en passant par la gestion humaine. C'est l'heure du retour de l'école, les mamans sont allées chercher leurs enfants. « *Tiens, tu as bien grandi, toi* », lance la chef de projet, serrant les mains des plus timides, embrassant les joues qui se tendent et prenant des nouvelles des uns et des autres.

« Finie la mauvaise vie »

Le village d'insertion d'Aubervilliers est né en décembre 2006, à la suite de l'incendie d'un camp, laissant dans le froid et la boue des familles romani désespérées. En quelques semaines, la ville a trouvé un terrain d'un hectare et, dans un premier temps, la fondation Abbé-Pierre a fourni des caravanes. Puis, à l'été 2007, après des travaux de viabilisation cofinancés par la ville et la région pour apporter l'eau et l'électricité, les familles ont pu s'installer dans les *mobile homes* achetés par les collectivités. Nous frappons à la porte de Cornel, 39 ans, et d'Argentina, 40 ans, et de leur trois filles: deux jumelles, Julia et Daniela, âgées de 8 ans et demi, et Andréa, 6 ans et demi. Ils sont arrivés le 4 janvier 2009, en provenance du foyer d'urgence de Vaujours où vivent toujours les trois frères de Cornel. « *En venant ici, finie la mauvaise vie* », résume le père de famille. Il a désormais un emploi de magasinier au rayon fruits et légumes de Carrefour, à Sevran, et Argentina travaille comme femme de ménage dans les hôtels du nord et de l'est de Paris.

Le couple raconte un parcours d'errance, ponctué d'expulsions. Jusqu'en 2003, il disposait d'un logement normal – « *comme tout le monde* » – en Roumanie, à Teslui près de Craiova. Puis, un jour, la mairie a décidé de faire partir toutes les familles. Sans délai, du jour au lendemain. Cornel et Argentina ont alors fait le tour des réseaux familiaux →



Cornel et Argentina Boudica et leurs trois filles dans la cour de leur *mobile home*, au village d'insertion d'Aubervilliers.

Tiodor et Rodica Raatz dans leur unique pièce, squattée rue de la Motte. Leur famille vit de la récupération et de la vente de ferraille.



Après dix ans de galère entre caravanes et cabanes, les Berbecar ont quitté leur village d'insertion pour une HLM.



→ et amicaux. Le frère de Cornel, qui habitait en France depuis déjà plusieurs années, a proposé à son cadet de venir le rejoindre à Saint-Denis. Ils font le voyage en car. Sur place, ils s'installent dans une caravane. Cette précarité ne sera pas pire que celle vécue en Roumanie. La France est une terre d'accueil et, au moins ici, il y a du travail, s'imagine le couple en arrivant. La réalité est en fait beaucoup plus difficile à affronter : du travail, il n'y en a pas, surtout pour des sans-papiers pourtant européens. Alors Cornel et Argentina se rabattent sur des petits boulots au noir et, bien sûr, la manche pour s'en sortir. Une période qu'ils préfèrent oublier.

Village mixte

Le village d'insertion d'Aubervilliers n'est plus vraiment d'insertion. Transformé en village d'accueil d'urgence en janvier 2013, il a désormais une vocation mixte. Il accueille aussi bien des familles romani sorties des caravanes que des familles non romani en situation de logement provisoire. C'est le cas par exemple d'une famille dont l'appartement est en travaux, les planchers mités étant en reconstruction. «*La cohabitation est paisible*», assure Argentina, même si les nouveaux arrivants étaient au début plutôt inquiets. «*C'est venu très vite, tout le monde se connaît maintenant et ils ont vu que, nous aussi, nous sommes des gens normaux*», poursuit Argentina, en souriant. Les familles qui entrent dans les *mobile homes* font l'objet d'une sélection rigoureuse. Des critères ont été définis dès 2006 : les membres de la famille ne doivent pas être connus des services de police et de justice, les enfants doivent être scolarisés ou, tout au moins, les parents doivent le souhaiter, il faut que leur situation sanitaire soit préoccupante (enfants malades, pathologies, etc.). Surtout, les postulants doivent avoir la volonté sincère de s'inscrire dans un projet d'intégration en jouant le jeu administratif et

en acceptant une forme de rupture avec un mode de vie antérieur.

«*Il ne s'agit pas de nomadisme, car les Roms ne sont pas nomades dans leur pays d'origine mais, par exemple, ils doivent s'engager à ne pas faire venir toute leur famille dans les structures d'hébergement*», indique Marie-Louise Mouket. Pas

ILS L'ONT DIT

«*Les occupants des campements ne souhaitent pas s'intégrer dans notre pays pour des raisons culturelles, ou parce qu'ils sont entre les mains de réseaux versés dans la mendicité ou la prostitution.*»

Manuel Valls, 14 mars 2013.

forcément évident pour des personnes chez qui la structure familiale est extrêmement importante. «*Tout le monde n'accepte pas les règles*», constate Argentina. «*Il y a autant de différences entre les Roms qu'entre les villages de Roumanie, renchérit Cornel. Il y a des Roms qui ne pourront jamais s'intégrer, car ils ne le veulent ou ne le peuvent pas.*» À Aubervilliers, le travail d'intégration porte cependant ses fruits. «*En cinq ans, des familles dont les enfants étaient non scolarisés en Roumanie, dont les parcours d'errance ont été ponctués d'évacuations et d'expulsions, ont réussi ici à se poser, à se loger, à souffler, à scolariser leurs enfants et à trouver un travail. Cinq ans, c'est peu pour obtenir un tel résultat...*», souligne Marie-Louise Mouket. Quand on évoque l'avenir de ses filles, toutes trois nées en France, le regard d'Argentina brille. Elle les imagine à 20 ans : «*Elles seront avocates, elles liront, elles écriront, elles parleront français*», dit-elle, sans réaliser que les petites le parlent déjà parfaitement. Bientôt, le parcours de Cornel et d'Argentina touchera à sa fin. La famille va quitter le village d'insertion, car un T5 leur a été proposé dans une HLM de Noisy-le-Sec. Ils doivent le visiter prochainement. Ce sera alors l'ultime étape de l'insertion.

La famille Berbecar a franchi ce pas, il y a six mois. «*Quand on nous a donné les clés de l'appartement, je n'y croyais pas*», confie Pucha, 32 ans. En octobre, avec son mari Robert, 36 ans, et leurs quatre enfants de 5 à 13 ans, ils ont quitté le village d'insertion pour un duplex dans une HLM flambant neuve, rue des Fillettes, à Aubervilliers. Robert travaille dans une entreprise d'espaces verts qui dépend de Plaine-Environnement, et Pucha est femme de ménage dans un hôtel à la Porte de la Villette. Tous deux sont en CDI. Quant à Moïse, Daniel, Roberta et Maria, ils ont désormais tout loisir de s'amuser, après l'école, à des jeux de leur âge, car l'espace ne manque plus. Il y a une chambre pour les garçons, une pour les filles, une pour les parents, une pour Ribana, la sœur handicapée de Robert. Sans compter un grand salon, une chambre d'ami et une

Cornel Boudica travaille en CDI au rayon fruits et légumes de Carrefour.





**Robert et Pucha
Berbecar avec
leurs enfants**

dans leur nouvel
appartement
flambant neuf.

belle cuisine. Tout le rez-de-chaussée est peint en bleu ciel. «*En arrivant, j'ai pris un crédit de 5000€ pour acheter de nouveaux meubles*», raconte Robert. Pucha précise que c'est parce qu'ils n'arrivaient pas à se débarrasser des cafards qui infestaient les anciens.

De bonnes rencontres

Les Berbecar ont réussi, et ils en sont fiers. En Roumanie, lui est originaire d'Arad, elle de Timisoara, distants de 60 km. Ils sont arrivés en 2001 à Bobigny et ont d'abord logé dans une caravane, qu'ils ont quittée pour une cabane à Saint-Denis. Ils sont restés plusieurs années dans cette «maison» de fortune avec leurs deux fils aînés, Ribana et la mère de Robert, âgée, malade et depuis décédée. La police est venue plusieurs fois casser la cabane, toujours reconstruite. Comment sont-ils sortis de ces dix ans de galère et de misère? Robert sait bien qu'il a fait les bonnes rencontres, au bon moment. «*C'est comme un chemin, il faut suivre le chemin*», raconte-t-il. Tout s'est enclenché: l'école maternelle pour les deux garçons, puis les Restos du cœur et la cantine gratuite pour les enfants – car les deux parents étaient alors sans emploi. «*Un jour, les gens de l'association sont arrivés avec un planning à la main. Ils ont demandé qui voulait être sur la liste? Qui voulait s'installer dans le village d'insertion? On a dit "oui" tout de suite*», raconte Pucha.

À partir de là, la relative stabilité de leur situation a permis au couple d'avancer. Robert donnait un coup de main à l'abattoir voisin «*pour 20€ par jour, plus un poulet. Ça permettait de nourrir la*

famille». Il a suivi des cours de français et entrepris une formation professionnelle. «*On m'a aidé à faire mon CV. Espaces verts, bâtiments, peinture, j'étais prêt à tout accepter*», poursuit Robert. Après un stage de dix jours, il est entré en CDD, puis en CDI, dans l'entreprise qui l'emploie aujourd'hui. Quand les enfants ont été assez grands, Pucha est allée voir Mme Mouket qui l'a aidée à trouver un poste de femme de ménage. «*Nous*

ILS L'ONT DIT

«*Nous voulons rappeler la nécessité pour les pouvoirs public d'un travail en lien avec les associations, qui sont forces de proposition pour la scolarisation des enfants, l'accès au logement, la mise à l'abri des plus fragiles et la recherche d'emploi.*»

La Conférence des responsables de culte en France, 4 avril 2013.

nous sommes battu très dur pour entrer dans le système, mais nous avons répondu "oui" dès qu'on voulait nous aider», explique Robert qui regrette cependant: «*Dans ma famille, tout le monde n'arrive pas à s'en sortir comme moi.*» Il pense à ses deux frères et à ses quatre sœurs, tous en grande précarité. Aujourd'hui, la famille fait enfin des projets pour les enfants. Daniel veut devenir mécanicien d'avions ou d'hélicoptères. Quant aux sirènes de police, c'est dans le poste de télévision qu'elles résonnent désormais. ■